

les mains des Allemands ainsi que *Ego. Fidelis* fut également pris et condamné à quinze ans de travaux forcés. Il nous dit que de sa captivité il put continuer sa collaboration, grâce à une vulgaire boîte de fraises dont les parois évidées recevaient des feuilles de papier-pelure couvertes de microscopiques écritures. C'était un lieutenant allemand qui, sans le savoir, servait d'intermédiaire.

*La cave-automobile.* — La grosse difficulté avait été de trouver des imprimeurs. Au quatrième numéro, le Père Dubar prêta le sien, le brave Allaer. Mais comme ce dernier était père de neuf enfants et que le jeu n'était pas sans danger, le jésuite décida qu'on monterait un atelier de composition pour le journal. On l'installa dans un immeuble abandonné, dans un quartier peu fréquenté, à l'avenue Verte. Or, à cent mètres de là, du côté opposé de l'avenue, se trouvait un poste allemand de défense contre les avions, et tout le poste venait tour à tour stationner chez le concierge de l'immeuble, coiffeur de son état. *La Libre Belgique* était composée sur la tête de cinquante Allemands ! La composition était enfermée dans de petites boîtes à compartiments qu'on transportait à l'imprimerie où l'on tirait en vitesse, la nuit ou de grand matin. Finalement, le Père Dubar et van Doren cherchèrent un local pour y installer une presse clandestine. Van Doren offrit un coin de sa fabrique de cartonage, un vrai coin, puisque la salle du premier étage entrait en angle dans une propriété voisine. Cette propriété appartenait à un Allemand. C'est dans cette encoignure, dissimulée et calfeutrée avec des soins infinis, que van Doren et un brave garçon nommé Placade (qui mourut prisonnier en Allemagne) installèrent une machine avec mille péripéties. Ils bâtirent un mur pour fermer cette cachette. Ils matelassèrent l'intérieur pour étouffer tout bruit, accumulèrent toutes sor-